

1

Parce qu'il fallait bien vivre avant d'exister...

Il a longtemps marché, il est venu de loin Alter Mojsze (Moïshé) Goldman¹. À quinze ans, il quitte son pays, son *shtelt*², sa ville, Lublin, sous domination russe, où il est né le 17 novembre 1909. Son pays ? La Pologne en tant qu'État indépendant n'existera qu'après le 11 novembre 1918. Avant cette date, elle était divisée entre trois Empires : l'Allemagne, la Russie et l'Autriche-Hongrie.

Au commencement de la guerre, en 1914, la Russie a conquis une partie de l'Empire austro-hongrois, la Galicie. Durant les premiers mois, les autorités russes déportent des milliers de juifs des zones frontalières. Elles les soupçonnent de déloyauté. Mais dès la fin de l'année 1914, les puissances centrales reprennent du terrain. Après la bataille de Gorlice-Tarnow, en mai 1915, toute la partie qui avait appartenu aux Russes passe sous le contrôle de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie. Le territoire est divisé en deux zones : le gouvernement général de Varsovie et le gouvernement militaire de Lublin. La frontière est approximativement matérialisée par la Vistule. Les troupes de l'armée austro-hongroise ont commis nombre d'exactions au moment de la reconquête des terres car elles considéraient les juifs – mais aussi les Ukrainiens – comme des traîtres.

1. Alter Mojsze (Moïshé) Goldman né le 17 novembre 1909 à Lublin (Pologne), fils de Berek Lejb Goldman et Chaja née Choren.
2. Shtelt : bourgade, petite ville. Peut désigner aussi un quartier.

La situation économique est catastrophique. Le pillage dans la région de Lublin est d'une dureté comparable à celle de l'occupation allemande. Les mentalités sont arriérées. L'antisémitisme polonais est de plus en plus virulent.

Moïshé préfère emprunter les routes de l'exil plutôt que de se soumettre aux discriminations antisémites dont sa mère, Chaja, née Choren, veuve de Berek Lejb Goldman, décédé le 22 novembre 1910, ne perçoit pas encore le danger. « Mon père n'a pas connu le sien qui est mort en 1909, à sa naissance, raconte Jean-Jacques dans *Chorus*¹, mais celui-ci avait créé une école laïque dans le ghetto de Lublin. Dans le contexte de l'époque, les années 1890-1900, ça devait être quelqu'un de vraiment peu ordinaire. Mon père a donc été le fruit de cet homme-là, un érudit, large d'esprit, et d'une femme simple, qui a survécu ensuite en faisant des ménages. » Jean-Jacques sait peu de choses à leur sujet si ce n'est : « Après la mort de son père, ils ont vécu très pauvrement, mais il avait deux sœurs institutrices, donc il a baigné un peu dans ce milieu de l'éducation et il lui en est resté ce besoin d'agir et d'aller de l'avant². »

Moïshé confiera, en 1976, qu'il avait quatre ans d'activisme derrière lui, notamment au sein du Bund, l'union générale juive des travailleurs de Pologne. Il n'a pour tout bagage que deux pièces de monnaie « cachées dans son col de chemise », précisera son fils Jean-Jacques³. Mais il est riche de l'enseignement des classiques français, étudiés en yiddish, Victor Hugo, Émile Zola...

Pour lui, le pays rêvé, c'est la France. Le pays de la Révolution, de la liberté, des droits de l'homme, et d'une certaine douceur de vivre. Une expression en yiddish ne dit-elle pas « Heureux comme Dieu en France » : Gliklekh vi got in *Frankraych* ?

La promesse d'une vie libre, loin des persécutions, et l'attrait d'une grande puissance économique ont de quoi le motiver.

1. *Chorus* n° 53, automne 2005.

2. *Chorus* n° 53, automne 2005.

3. Interview Jean-Jacques Goldman, 1^{er} février 1986, *Télé 7 Jours*.

Il a la foi. « La foi en l'intelligence et la culture, expliquera des années plus tard son fils¹. Puisque lui a vécu le pire : il a été dans les conditions raciales, sociales, matérielles, les pires. Ses deux sœurs qui étaient institutrices sont mortes de faim en Pologne. Lui savait lire et écrire. Orphelin de père, il a été élevé par les intellectuels juifs et grâce à cela, il a pu traverser toutes les épreuves. Simplement grâce à ce bagage qui était l'appétit de culture et l'intelligence. »

Il travaille six mois en Allemagne avant de rejoindre, en juin 1925, la patrie de Jean Jaurès. Le jeune migrant s'intègre progressivement à la société française. Le plus urgent est de trouver du travail. Il ne manque pas de courage et de persévérance. Il occupe un emploi, de juillet à septembre 1925, dans les mines de plomb argentifère, à Trémuson, en Bretagne. Il a la chance de pouvoir travailler, d'avoir un salaire, de ne plus subir la faim. « Il nous racontait son ahurissement devant les mottes de beurre posées à table ! écrira Jean-Jacques. Son incompréhension face aux menus des restaurants, sa gaieté perpétuelle. Pour lui, ce pays était un paradis. Il l'est toujours resté². » Il réside ensuite dans la Nièvre, à Fleury-sur-Loire, de 1926 à 1927. « J'avais fait le métier de tailleur, mais j'étais dégoûté des métiers qu'on appelait les métiers juifs. Je voulais exercer le métier d'un vrai prolétaire »³, dit-il. Paris enfin est au bout de la route. Il trouve un emploi d'ouvrier mécanicien dans un atelier de confection, 104 rue des Couronnes, dans le 20^e arrondissement. Cet arrondissement avait été créé en absorbant la commune de Belleville et celle de Ménilmontant – partagée entre le 20^e et le 19^e –, une partie de la commune de Charonne et celle de Saint-Mandé.

Le 20^e, c'est toute une histoire. Et quelle histoire ! Gabriel Ranvier⁴ est l'une de ses figures des plus marquantes.

1. Rencontre avec Jean-Jacques Goldman. Propos recueillis par Raphaël Toledano. Entretien enregistré le 20 février 2002.

2. Lettre de Jean-Jacques Goldman de 2006 à l'Association les Bistrots de la Vie du Pays Briochin.

3. La Pensée Sauvage, entretien par Wladimir Rabi. Supplément à la revue *Les Temps Modernes* n° 353, décembre 1975.

4. Gabriel Ranvier (1828-1879).

Sa signature figure au bas de la dernière affiche de la Commune proclamant : « Citoyens du 20^e arrondissement, le moment est venu de combattre avec acharnement un ennemi qui nous fait depuis deux mois une guerre sans pitié. Si nous succombions, vous savez quel sort nous serait réservé. Aux armes donc, et ne les quittons plus qu'après la victoire. Je viens donc, dans un intérêt commun, au nom de la solidarité qui unit en ce moment tous les révolutionnaires, vous demander d'exécuter fidèlement les ordres qui vous seront transmis [...]. En avant donc et Belleville aura encore une fois triomphé. Vive la République ! » Gabriel Ranvier appartenait au Comité central de la Garde nationale, et le 18 mars, à la tête des bataillons de Belleville, il se joignit aux fédérés de Montmartre avec lesquels ils s'emparèrent de l'Hôtel de Ville et firent hisser le drapeau rouge. Délégué par le Comité central de la Garde nationale auprès de la réunion des maires, il prononça devant la Commune le discours par lequel le Comité résigna ses pouvoirs. Il proclama la Commune à l'Hôtel de Ville le 28 mars 1871. De quoi ravir Moïshé. Il est au bon endroit.

Même si ses conditions de vie ne sont pas faciles, Moïshé souhaite s'intégrer de la meilleure façon en France, s'y bâtir une vie. Il est important pour lui de devenir français. La guerre a entraîné la mort d'un million et demi de Français. Elle est responsable des séquelles de deux millions de handicapés. La France a besoin de main-d'œuvre étrangère. C'est pourquoi, afin de faciliter l'intégration des étrangers, la loi du 10 août 1927 permet l'accès à la nationalité française. Moïshé y voit une chance. Il la saisit. Il obtient sa naturalisation française par décret du 13 juillet 1930¹. Or, le fonctionnaire commet une erreur en écrivant son prénom. Il transforme Alter² en Albert. Moïshé ne s'en offusque pas, au contraire, pour lui c'est un signe de la Providence. Il contracte la même année un engagement de deux ans au 5^e régiment de chasseurs d'Afrique. « Je voulais

1. *Journal Officiel* du 27 juillet 1930.

2. Alter = l'Ancien en yiddish.

être comme les autres, dit-il, mais je voulais aussi voir du pays et faire du cheval¹. » Revenu à Paris, il doit gagner sa vie. Il devient ouvrier tailleur dans le 11^e arrondissement et pratique le football au YASK², un club communautaire ouvrier rattaché au parti communiste, à Puteaux. Il milite dans le Bund.

Alors qu'il doit participer avec son équipe de basket-ball du YASK aux Olympiades populaires, prévues du 19 au 26 juillet 1936, à Montjuïc (Barcelone), le « pronunciamiento » du 18 juillet du général Franco engendre le début de la guerre en Espagne. Dans la nuit du 18 au 19, les premiers coups de feu éclatent à Barcelone. Le lendemain, si la majorité des sportifs restent dans leurs hôtels, certains rejoignent la rue et participent à l'offensive contre les militaires. Le 23 juillet, les Olympiades sont annulées. Les premières colonnes de miliciens partent en direction de l'Aragon. Léon Blum rappelle les athlètes français. Certains des camarades de Moïshé s'engagent dans les brigades internationales. Il refuse de les suivre.

La prise de Barcelone par les troupes du général Franco, en février 1939, jette sur les routes des colonnes entières de républicains espagnols. Plusieurs Juifs polonais, engagés volontaires dans les Brigades internationales, franchirent les Pyrénées avec les civils et les soldats vaincus de l'armée républicaine.

L'armée allemande attaque la Pologne le 1^{er} septembre 1939. L'armée polonaise n'offre que peu de résistance. Elle est écrasée en quelques semaines. À la faveur du pacte signé avec Hitler, Staline convoite de nouveaux territoires. Les Russes occupent l'est de la Pologne, annexent les régions biélorusse et ukrainienne.

Mobilisé le 5 septembre 1939 au 11^e régiment de dragons portés, le soldat Goldman se bat sur le front en mai-juin 1940.

1. La Pensée Sauvage, entretien par Wladimir Rabi. Supplément à la revue *Les Temps Modernes* n° 353, décembre 1975.
2. YASK = *Yiddisher Arbeiter Sporting Klub*.

Il est cité à l'ordre du régiment pour sa bravoure au combat et décoré de la Croix de guerre avec étoile de bronze.

Le 10 mai 1940, l'attaque de la Belgique par la Wehrmacht provoque un exode massif vers la France. Après la signature de l'armistice du 22 juin 1940, l'instauration du régime de Vichy et l'entrée en vigueur du statut des juifs, la population juive est la cible des mesures antisémites édictées par les autorités françaises et allemandes en zone occupée.

Démobilisé le 3 août 1940, Moïshé reprend son métier à Paris, ouvre sa petite échoppe de tailleur spécialisé dans la maroquinerie. Il travaille jusqu'en mai 1941 puis rejoint la ville de Lyon alors non occupée. Il trouve un emploi dans son domaine. Mais en novembre 1942, la zone libre est envahie par les Allemands et les Italiens. La défaite de juin 1940 et l'installation du nouveau régime en France ont permis l'instauration d'une législation raciste et xénophobe servie par la loi du 22 juillet 1940 qui prévoit la révision systématique de toutes les naturalisations accordées depuis 1927. Mise en œuvre à partir de l'automne 1940, cette loi appliquée jusqu'au mois de juin 1944 exclura de la communauté nationale et rendra apatrides plus de quinze mille personnes. Chargée d'examiner les dossiers des personnes ayant acquis la nationalité française depuis la loi du 10 août 1927, la Commission émet sur chacun d'eux un avis. Au vu de celui-ci, le garde des Sceaux prend sa décision, le retrait étant prononcé « s'il y a lieu » et sans autre motif. Le dossier d'Alter Moïshé Goldman est étudié à deux reprises, en 1942 et 1943. Il échappe au statut d'apatride grâce à la mention de ses blessures au combat, d'une citation et d'une période de captivité.

Hitler envahit l'URSS en juin 1941 et le 8 décembre les États-Unis entrent en guerre. Après le débarquement des Alliés en Afrique du Nord, le 8 novembre 1942, la zone libre est envahie par la Wehrmacht. Les troupes allemandes occupent Lyon le 11 novembre. Moïshé, depuis le mois d'août 1942, milite au

sein du groupe lyonnais de la résistance juive et des FTP-MOI¹. Avec son ami, Charles Lederman, qu'il a connu à Paris, créateur du MNCR², ils organisent la fuite de quatre-vingt-neuf enfants israélites du fort de Vénissieux. Charles Lederman est le responsable lyonnais de l'OSE³ qui cache déjà des juifs. Avec Gilbert Lesage, directeur du Service social des étrangers de Vichy, le père Chaillet et l'abbé Glasberg, deux membres de l'Amitié chrétienne, une association interconfessionnelle d'aide aux réfugiés, ils parviennent à écarter des enfants des convois en partance pour les camps d'extermination. Le 29 août, trois cars emmènent les enfants à Lyon, montée des Carmélites, dans un ancien couvent occupé par les Éclaireurs israélites de France, tandis que d'autres cars emportent leurs parents... Sur les cinq cent quarante-cinq adultes juifs partis ce jour-là vers Drancy, puis Auschwitz, seule une dizaine reviendra des camps. « C'est seulement six mois avant sa mort que j'ai appris, par un ministre, le rôle primordial qu'il avait joué dans la Résistance, dans la région de Lyon », confiera Jean-Jacques à Philippe Labro⁴.

En novembre 1942, Moïshé passe à la clandestinité. Il a pris le prénom d'Albert et rejoint l'UJRE⁵ dès sa création en 1943. Jean Moulin crée le Conseil National de la Résistance, et le 26 janvier 1943, naissent à Lyon les Mouvements unis de la Résistance. Jacques Ravine, responsable de l'UJRE pour la zone Sud, charge Moïshé, en octobre 1943, de former à Lyon le premier noyau des groupes de combat de l'organisation. La première réunion se tient au 151 rue Paul-Bert à Lyon. « Au début, nous n'étions que cinq camarades, après quinze jours nous étions déjà quatre groupes », témoignera-t-il plus tard auprès de David Diamant. Ils sont démunis, n'ont pas d'armes. Les premiers revolvers seront fournis par les FTP, mais les groupes sont disloqués pour des raisons de sécurité.

1. FTP-MOI = Francs-tireurs partisans – Main-d'œuvre immigrée.

2. MNCR : Mouvement national contre le racisme.

3. OSE = Œuvre des secours aux enfants.

4. Entretien avec Philippe Labro, *Le Point*, 27 mai 1991.

5. UJRE = Union des juifs pour la résistance et l'entraide.

Jacob Tancerman, responsable militaire régional, reprend le groupe en main fin 1943. Les actions des groupes de combat de l'UJRE se multiplient à Lyon et ses environs : sabotage de transformateurs, attentat contre une maison de repos destinée aux Allemands à Lyon, attentats contre les locaux de l'UGIF rue Sainte-Catherine au cours desquels les archives sont subtilisées, sabotages de machines-outils à Villeurbanne...

En juin 1944, Albert-Moïshé est nommé responsable militaire de la zone Sud pour l'UJRE, succédant à Jacob Tancerman parti pour la capitale. Il organise alors des groupes de combat à Toulouse, Marseille, Agen, Grenoble ou encore Avignon. Il assure la répartition du matériel nécessaire aux différents groupes, contrôle leurs directions, dirige le fonctionnement général. Avec les groupes de combat de l'UJRE de Lyon, il prend part aux opérations de la libération de Villeurbanne, occupe le consulat allemand, le bureau de placement pour l'Allemagne et le siège du Parti populaire français. Mis en congé à la dissolution des groupes de combat de l'UJRE, en octobre 1944, Moïshé Goldman est cité à l'ordre du régiment, le 31 mai 1947, pour ses activités dans la Résistance. « Ensuite il a été au PC ou, du moins, dans les FTP pendant la guerre, précise Jean-Jacques. Mais il a été très éclairé puisque, dès les procès des Blouses blanches, il a été un des premiers à comprendre le stalinisme. Donc, ce qu'il m'a appris, c'est une grande indépendance d'esprit et une confiance en soi, puisqu'ils étaient très peu, à ce moment-là, à penser ainsi. »

À Lyon, Moïshé a fait la connaissance de Janine Sochaczewska¹, émigrée juive polonaise qui a renoncé à émigrer au Mexique et exerce de hautes responsabilités dans la résistance sous le pseudonyme de Danielle.

Son histoire est édifiante. Janka est née en Pologne, à Lodz, en 1914, au sein d'une famille juive de tradition hassidique. Elle grandit à Lodz dans une ambiance très religieuse qu'elle

1. Janka Sochaczewska, née en 1914 à Lodz, décédée en 1993.

peine à supporter : « Dieu me fatiguait. Du matin au soir, il fallait prier, respecter les heures où l'on mange de la viande, et celles pour le fromage, le lait, le beurre (il y avait six heures de décalage). » Le yiddish était la seule langue à la maison. Sa mère tenait un commerce de quincaillerie. Ainsi Janka était en contact avec des clients polonais et elle étudiait dans une école polonaise. Étouffée par la société juive, à quinze ans elle prend contact avec une organisation sioniste de gauche et adhère au mouvement des libres penseurs de Lodz. Elle découvre l'anti-sémitisme et se lance dans le militantisme. Elle est arrêtée au cours d'une manifestation, condamnée à un an de prison. À sa sortie, en 1928, elle adhère aux Jeunesses communistes. Pistée par la police, elle part vivre en Allemagne et milite au Rot Front (PC allemand) quelques mois.

À l'automne 1929, elle passe clandestinement en France où elle est accueillie par le Secours rouge. Elle prend sa carte au Parti communiste français. Permanente du PCF, section polonaise, elle travaille et milite à Saint-Denis (Seine-Saint-Denis), Boulogne-Billancourt (Hauts-de-Seine). Elle anime la section MOI polonaise dans le Nord, le Pas-de-Calais (1932-1933) où elle organise le syndicat des mineurs polonais, puis à Saint-Étienne (Loire) sous le pseudonyme d'Olga. En 1931, elle met au monde une fille, Jacqueline, fruit de ses amours avec Bolek, un militant communiste polonais. Il sera tué à la fin de la guerre d'Espagne. Recherchée, elle est arrêtée par la police, en février 1934, au Martinet, près d'Alès. Elle est libérée grâce au maire qui aurait alors déclaré : « Si à dix-sept heures cette femme n'est pas libre, je mets tout le Martinet dans la rue. » Elle reprend ses activités, s'exprime dans les meetings, milite à la CGT. Menacée d'expulsion en 1938 pour son activité militante à la CGT, elle est défendue par le syndicat des ouvriers mineurs de Villars et par l'Union départementale CGT de la Loire.

« En 1939, Maurice [Thorez] a exigé que tout le monde régularise sa situation auprès de la police. C'est alors que les emmerdes ont commencé, racontera-t-elle à son fils Pierre.

Ma situation n'était pas tout à fait légale, tous les jours j'étais soumise à des pressions policières. » Elle est arrêtée le 19 octobre 1939 et envoyée, sans sa petite fille, au camp d'internement de Rieucros. Elle y demeure un peu plus de deux ans. « Là-bas, un copain communiste polonais m'a dit : "Il faut te sauver, Hitler ne laissera pas un juif en vie." » Un groupe organise alors son passage au Mexique via l'Espagne. « Un jour, j'ai reçu un visa pour le Mexique et un billet, payé par un comité juif antifasciste de New York. On m'a transférée [en avril 1942] à Marseille dans un camp de transit. Le gendarme était sympa, il m'a laissée sortir un moment. Je ne suis pas rentrée. [...] J'ai été cachée trois semaines par le PCF à Marseille. Je leur ai dit que je ne voulais pas partir, que je voulais combattre l'hitlérisme. Ils m'ont dirigée vers la MOI section juive à Lyon. » Elle s'y cache et s'y montre très active sous l'identité de Josefa Legrand. Responsable du service technique central de la zone Sud FTP-MOI d'avril 1942 à février 1943, elle met sur pied neuf imprimeries clandestines. Elle s'occupe des groupes de combat de UJRE de Lyon et de Grenoble.

Elle n'a pas revu sa petite Jacqueline. Elle a conservé de son séjour au camp de Rieucros une carte en raphia avec un poème en polonais, souvenir offert en juillet 1940 par ses camarades polonaises pour le neuvième anniversaire de sa fille.

21.VII.40. Rieucros.

Toute la Famille t'envoie ses meilleurs vœux pour l'anniversaire de Jacqueline.

*Quand Liza tresse un panier de paille
Quand Kicia cherche des fleurs dans les montagnes
Aussitôt, je cherche ma muse en secret*

*J'attends que de ma plume coulent les rimes
La muse est capricieuse et les rimes effrayées
En lisant, tu me reconnaîtras, Janka, et tu me pardonneras
Bien que le poème soit boiteux et les mains fatiguées*

*Je me dis : avant que le souvenir ne s'efface, tu le liras !
C'est ta fête aujourd'hui – l'anniversaire de ton enfant
Nous voulons que ce jour soit le plus joyeux
Bien que le ventre gargouille – faisons bonne contenance*

*Pour toi l'enfant – l'espoir le plus audacieux !
Peut-être demain dans un an ou deux
Jacqueline combattrait pour les droits de sa mère
Et peut-être le tort résonnera-t-il dans son cœur
Peut-être NOTRE cause surgira dans sa petite tête !*

*Comme toute mère, tu souffres sans ton enfant
Pense que malgré tout, tu n'es pas seule
Qu'aujourd'hui la petite fête ses neuf ans
Et que tu es malgré tout sa très chère maman !*

*Pour Janka, le jour de l'anniversaire de sa fille Jacqueline
Zocha et toute sa famille de Rieucros. Rieucros 21/VII/1940.*

Donner la vie ! Telle est la plus héroïque des actions pour une femme selon Janka. C'est sa façon à elle de résister aux atrocités, porter l'espoir, alors que les nazis tentent par tous moyens d'éradiquer les juifs. « Il y avait des attentats tous les jours, se souviendra Moïshé. La mort pouvait survenir à tout instant, pour chacun de nous. Elle a dit : "Je veux avoir un enfant." Et quand elle est devenue enceinte, elle a dit : "Envers et contre tout, je veux cet enfant." Quelle raison à un tel comportement ? Certes, il y avait chez elle la conviction de lutter ainsi contre la mort qui nous menaçait tous à l'époque. Mais aussi, selon moi, le fait que cette militante qui avait toujours une vie de militante désirait être une femme dans la pleine acceptation¹. »

De mai à août 1944, Janka assure le secrétariat du comité de section juif du PCF. Elle accouche, le 22 juin 1944, sous une

1. La Pensée Sauvage, entretien par Wladimir Rabi. Supplément à la revue *Les Temps Modernes* n° 353, décembre 1975.